

KANING CREOLE

AVEC SES LUNETTES ET SA TÊTE DE ROUQUIN, DANYEL WARO N'AVAIT PAS EXACTEMENT LE PROFIL DE L'EMPLOI. IL EST POURTANT DEvenu LE PORTE-DRAPEAU DE LA MUSIQUE RÉUNIONNAISE *Interview Elisabeth Stoudmann*

Engagé, militant, Danyel Waro s'est saisi du maloya, la musique des esclaves de l'île de La Réunion comme d'un étendard. Pacifiste dans l'âme, longtemps membre du Parti communiste, ce fils de « p'tit cultivateur blanc » se met à chanter à la fin des années 70. Pendant près de 35 ans, il a mené sa barque contre vents et marées. S'il n'a plus rien à prouver sur son île, 2010 est pour lui l'année de la consécration internationale : il rafle coup sur coup le Womex Award ainsi que le grand prix de l'Académie Charles Cros. En février, il participera aux Victoires de la Musique... Rencontre.

Que représentent pour vous ces récompenses prestigieuses, vous qu'on a cherché à faire taire pendant de nombreuses années ?

Je le prends surtout comme un prix pour la musique de La Réunion et non comme une récompense personnelle. Je suis heureux que notre musique, à travers moi et à travers mon album, fasse son chemin.

Votre musique, le maloya, est la musique des

anciens esclaves de La Réunion. Où l'avez-vous entendue pour la première fois ?

Lors d'une réunion du Parti communiste réunionnais. J'avais à peine vingt ans. Les musiciens étaient Firmin Viry et sa famille. Je me suis immédiatement mis à danser. J'ai tout de suite voulu prendre le maloya à bras le cœur, à bras le corps. Il a tout de suite résonné en moi de façon profonde, sacrée. Je suis fils de petit cultivateur. Ce qui signifie que mon père ne cultivait que quelques hectares de terrain. Nous vivions donc dans la discipline et l'austérité. La musique n'était pas autorisée chez nous.

C'était l'époque où le maloya ne pouvait pas être joué publiquement à La Réunion ?

Pendant longtemps, les musiciens traditionnels se sont fait arrêter pour « tapage nocturne ». La police en profitait pour leur confisquer leurs instruments. Le maloya n'existait plus que dans la clandestinité jusqu'à ce que, dans les années 70, le Parti communiste réunionnais décide de le réhabiliter.

À 20 ans, vous avez objecté et passé deux ans en prison en Métropole. Rétrospectivement, que vous a apporté cette expérience ?

Le maloya m'a nourri pendant ces années d'isolement. Lorsque j'ai été envoyé en

prison à Rennes en 1976, je venais de le découvrir. C'est tout un univers qui s'est alors ouvert à moi. Je n'ai pas chanté en prison, mais j'ai beaucoup écrit ; sur La Réunion par exemple. Cela m'a permis de me rendre compte que je ne la connaissais pas très bien. Je lisais, j'avais des correspondants. La correspondance scandait le temps. On écrit, puis on attend la réponse. Il y a une projection dans le lendemain. Les questions de confort m'importaient peu car j'étais libre dans ma tête. Je l'ai pris comme une retraite. Je faisais le point. **Lorsque vous rentrez à La Réunion en 1978, reprenez-vous les choses là où vous les avez laissées ?**

J'ai rapidement monté un groupe. Je jouais dans les réunions du Parti communiste, mais je commençais déjà à me démarquer. Mon combat anti-militariste n'était pas dans la ligne du parti. En 1981, quand la gauche est arrivée au pouvoir et que le Parti communiste réunionnais a fusionné avec le Parti communiste français, j'ai continué de mon côté. Avec mes revendications autonomistes, j'ai choisi une démarche plus personnelle, plus artistique. Je suis pour dire les choses, éduquer, nettoyer la part de racisme qu'il peut y avoir en nous et ne pas rentrer dans des discours simplistes.



Quel regard portez-vous aujourd'hui sur ce tournant des années 80 à La Réunion ?

Ça a été une phase de renaissance. Le maloya a repris vie. Des groupes modernes, comme Ziskakan, apparaissent. Avant 1981, la droite avait même monté une troupe officielle, Kalou Pilé, pour que le maloya ne soit pas l'apanage du PC. Après 1981, les services kabaré, qui sont les cérémonies traditionnelles pratiquées par des familles de musiciens pour remercier l'ancêtre, sont redevenus possibles. Le maloya a été un moteur politique, rituel et linguistique.

Quand participez-vous à votre première cérémonie kabaré ?

En octobre 80. J'y découvre les « vieux » musiciens, mais aussi plein de jeunes percussionnistes ou chanteurs talentueux et j'apprends le phrasé traditionnel. Dès mon retour de France, je m'étais mis à fabriquer des instruments traditionnels car ceux-ci manquaient puisqu'ils avaient été longtemps confisqués. J'ai d'abord dû en faire pour moi puis pour des amis. De fil en aiguille, c'est devenu mon métier. Il faut dire que je fréquentais le kayamb depuis petit, mais en pièces détachées ! Je viens de la terre, de la canne à sucre, et je suis retourné à la terre et à la canne à sucre à travers les instruments de musique. Le renouveau du maloya a donné de la valeur à toute notre part africaine. On a récupéré un bout de territoire, une part de nous-mêmes. Le genre n'était plus réservé uniquement aux gens de type noir, mais s'est imposé comme une valeur identitaire réunionnaise. C'est un chemin qui est encore en marche.

Quelles difficultés rencontrez-vous en tant que chanteur blanc pratiquant la musique des anciens esclaves ?

Je suis un élément perturbateur, dérangeur. Je ne correspond pas à l'image. Le maloya est plutôt noir. C'est normal, c'est explicable, c'est historique. Mais ce noir-là n'est plus noir depuis longtemps. C'est un noir déjà métissé. Et moi, j'arrive avec ma gueule de rouquin ! Beaucoup de gens entendent ma voix, sans forcément me voir. Ils pensent que je suis noir. Même

après 20 ans de carrière, je suscite des réactions de surprise. Si on correspond à l'image, on continue toujours avec les mêmes analyses, les mêmes préjugés, les mêmes dictons! « Il a le rythme dans le sang », « C'est de famille ». En gros, tu es noir, tu mets une bouteille de rhum à côté du tambour et tu corresponds au cliché. Et moi, je suis là pour déranger le cliché.

Comment les musiciens traditionnels de maloya ont-ils réagi à votre entrée en scène ?

Il y a plusieurs niveaux. Les gens qui me connaissent, comme Firmin Viry, ont accepté la chose naturellement. On a commencé par faire la fête ensemble,



D.R.

ou à dansé le maloya ensemble. Puis je me suis mis à chanter avec eux. Mais les clichés fonctionnent dans les deux sens. D'autres musiciens ont des problèmes avec la couleur. Ils sont ignorants de notre histoire. Même à La Réunion, les gens n'ont pas toujours conscience que le Blanc peut aussi travailler la terre. Ça leur pose un problème de voir le maloya joué par quelqu'un d'étranger, qui n'a pas la gueule de l'emploi, qui est blanc avec des lunettes d'intello. Ceux-là me voient comme un voleur de quelque chose d'intime, de personnel, de communautaire. Et je peux les comprendre. Mon parcours à moi, c'est d'aider à comprendre. Mon histoire n'est pas seulement mon histoire, c'est l'histoire de Firmin Viry, qui est lui-

même malbar (Indiens du sud, essentiellement des Tamouls) et caf (les Afro-Malgaches). Et moi, je suis un yab, un petit blanc, mais je suis nourri de tout ça. Que je le veuille ou non, je suis empreint de tous ces sens, de toutes ces couleurs. Mais ça ne se voit pas forcément sur ma figure. On ne peut pas revenir en arrière.

Votre nouvel album, Aou Amwin, comprend un titre qui s'appelle « Sapèl la mizer » en référence à un rituel tamoul ?

Chapelle la Misère est une chapelle dont le prêtre est Daniel Tévanin Singaïny, un homme politique et culturel. Il ne cherche pas à rassembler uniquement la communauté tamoule, mais revendique la « réunionnité ». Chapelle la Misère c'est aussi ma culture. Je la fréquente depuis longtemps. L'année dernière, j'ai d'ailleurs décidé de me lancer et de participer au rituel de la marche sur le feu, précédé d'un jeûne de trois semaines. C'était quelque chose qui m'attirait depuis mon enfance, mais je ne me suis senti prêt que l'année passée.

Y a-t-il encore des revendications d'autonomie à La Réunion ?

Ça s'est vraiment calmé. Dans les années 50-60, quand la départementalisation a été mise en place, des infrastructures ont été créées, des enseignants sont arrivés. Il y a eu un apport d'argent, de nouveaux clients, de nouveaux acheteurs. Le système de crédit s'est mis en place. Une nouvelle façon de vivre est apparue. À La Réunion, les gens sont maintenant avec leur chariot dans les supermarchés comme dans n'importe quelle autre grande surface de la planète. On est dans un système mondial qui nous impose sa culture, même si nous résistons fortement avec le maloya, et avec notre langue, le créole. Ça se voit tous les jours à la télévision et à la radio. Heureusement le maloya est puissant. D'une certaine manière, c'est une chance que nous soyons éloignés de la Métropole. Si on était près du continent, ce serait fini.

À ÉCOUTER Danyel Waro, Aou Amwin (Cobalt/L'Autre Distribution)
EN CONCERT 5/12 : Bobigny, MC 93
EN LIGNE www.myspace.com/danyelwaro